



Malika Madi

Les Silences de Médéa



roman

Les Silences de Médée

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © leila artese – Fotolia.com

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-142-3

Dépôt légal : D/2017/12.583/2

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Malika Madi

Les Silences de Médée

roman

Postface de Véronique Bergen



*N'oublions jamais que ce qui choque
le plus profondément la victime n'est
pas tant
la cruauté de l'opresseur que le silence
du spectateur.*

Elie WIESEL

Médéa, petit village au sud-ouest d'Alger, à quelques kilomètres à peine de Blida. Médéa, chef-d'œuvre de la nature, arrosé par des rivières qui prennent leur source dans les entrailles de la terre. Médéa, écrin de beauté au cœur de montagnes dont les cimes verdoyantes, denses, riches, drues, devinrent pour certains le refuge idéal. L'endroit rêvé pour venir méditer, aiguiser et compter. Médéa, si isolée, si retirée, si loin de tout, qu'elle devint la cible parfaite pour ceux qui trouvèrent dans les massacres et la barbarie la réponse absolue aux douloureuses interrogations qui les habitent.

Il était midi, c'était le dernier jour du ramadan. Il faisait chaud, 35 degrés au moins. L'odeur de la cherba enveloppait le village et mettait les estomacs affamés en émoi. Médéa était paisible, les hommes accomplissaient leurs ablutions avant de se rendre à la prière du vendredi, les enfants avalaient les restes des mets de la veille, et les femmes, dans leur cuisine, prenaient de l'avance sur le repas du soir.

Médéa était paisible. Zohra avait soif dans cette minuscule pièce sans fenêtre. Son père et ses frères ne tarderaient pas à quitter la maison pour gagner la mosquée du centre ville. Elle, machinalement depuis le début du jeûne, préparait la soupe qui ouvrirait le repas. « Demain c'est l'Aïd¹... », songea-t-elle.

Après le départ des hommes, Zohra se rendit à son tour dans la salle de bain. Elle y fit ses ablutions, enfila son hidjab², noua son foulard blanc sous le menton et déroula le tapis de prière avant d'y prendre place, les jambes ramenées sous elle. L'imam commença

son prêche. Sa voix, grave, résonnait du haut du minaret et s'immisçait dans chaque habitation.

Elle écoutait avec attention, submergée par la parole de Dieu : belle, douce, réconfortante. Le prêche du vendredi est intense, exaltant. La distance entre Zohra et Dieu n'a jamais été aussi ténue. L'estomac vide, mais l'âme pleine ; la bouche sèche, mais le cœur débordant.

Zohra était musulmane, riche de l'islam. Zohra vivait avec Dieu chaque instant de la vie. Rien dans ce monde ne l'effrayait. La maladie, la mort... tout est volonté de Dieu et doit être accepté.

La voix de son représentant rappelait avec force combien son pouvoir était puissant, incommensurable, indéfectible.

Elle, les yeux fermés, se laissait pénétrer par la parole divine, source rafraîchissante et purifiante. « Dieu tout-puissant et miséricordieux veille sur chacun de ses enfants... Tournez-vous vers lui à chacune de vos interrogations... Dieu croit en quiconque croit en lui... Dieu est en vous... Dieu est partout... »

Zohra avait chaud. Elle avait soif. Elle replia son tapis et le glissa sous le canapé. Elle enleva son foulard et son hidjab. La soupe cuisait bien, à feu doux. Elle ôta le couvercle, ferma les yeux, approcha le visage au-dessus de la marmite, puis en huma les vapeurs.

Les hommes revenaient de la prière. Ses frères, Nabil, Samir et Saïd, ouvriraient l'épicerie et son père irait faire la sieste. Déjà, le bruit strident du rideau métallique annonçait aux habitants de la rue la réouverture du magasin.

Son père Mohammed entra dans la cuisine en gandoura

blanche. Il avait des sandales de cuir et un turban ocre. Il avait fait la guerre d'Algérie et gardait sur sa chair quelques souvenirs laissés par les soldats de l'armée française, fils de bonne famille, amoureux de Juliette Gréco et de Marilyn Monroe en France, mais vindicatifs et sanguinaires dans les montagnes de Kabylie.

Sa mère était morte d'une hémorragie interne après avoir reçu dans l'estomac le sabot d'une jument, sa première épouse d'hémorragie externe en mettant Zohra au monde, et la seconde d'hémorragie cérébrale un soir de l'été 1990. Jugeant le destin trop répétitif, Mohammed avait décidé de ne plus jamais prendre femme.

– Il est temps de marier un de tes frères, on me demande ta main, mais si j'accepte, nous n'aurons plus personne pour s'occuper de la maison...

Zohra sursauta en lavant la grosse marmite. Elle savait qu'un jour ou l'autre cela arriverait, mais pour la première fois son père abordait le sujet. Il n'attendait pas de réponse, ses paroles n'étaient jamais destinées à ouvrir un débat, mais uniquement à informer. Il allait marier Nabil. Puis ce serait le tour de Zohra. Il n'avait jamais voulu accorder sa main, mais il sentait qu'il était temps. À toujours refuser, bientôt plus personne ne viendrait tenter sa chance.

Elle se retira dans sa chambre, petite, intime. Un lit, une garde-robe, un bureau et une table de nuit en bois rouge. Des rideaux jaune pâle, un couvre-lit, quelques petits coussins roses et une veilleuse au pied de porcelaine.

Elle avait déjà thésaurisé les quelques pièces qui constitueraient son trousseau. Draps en coton et dentelles, robes de

soie ou de satin, caftans en velours ou en taffetas chamarrés de fils d'or... Le tout piqué par les « petites mains » les plus vaillantes de la région. « Ma fille, tu n'as ni mère ni sœur pour te conseiller, aussi je ne te demanderai rien de ton salaire mais je veux qu'en échange, il te serve à acquérir tout ce dont tu auras besoin... », lui avait dit Mohammed le jour où elle avait reçu son premier traitement et le lui avait tendu.

Elle s'allongea sur le lit et se mit à rêver du preux chevalier sur son fidèle destrier, celui auquel elle songeait chaque fois qu'elle achetait un nouveau déshabillé, bracelet ou grand parfum de créateur. Elle se releva et agita la tête de gauche à droite : « Je n'ai pas le droit de penser à ce genre de choses pendant le jeûne. »

L'homme de sa vie viendrait d'ailleurs. À Médéa, il n'y a que des hetistes³ ou des trabendistes⁴. Non ! Celui qui sera son mari viendra de très loin, de là où le mal n'est que mirage et où la beauté est le quotidien.

*

La vocation de Zohra s'était révélée lorsqu'elle avait eu six ans, et qu'elle avait rencontré sa maîtresse pour la première fois. Grande, droite, jupe légèrement au-dessus du genou, talons aiguilles, ongles rouge carmin et cheveux châtain jusqu'aux reins, Madame Slimani avait fait rêver plus d'une petite fille.

Zohra était restée fidèle au principe de l'enseignante, pas à l'image. Son hidjab était son plus fidèle compagnon et demeurerait

le souvenir qu’auraient d’elle ses élèves.

Elle vouait une passion à son métier. Chaque matin était une renaissance, un bonheur extatique. Chaque matin, il y avait des nouvelles choses à transmettre, de nouvelles réponses à donner. Trop d’élèves, mais son enthousiasme avait réussi à en faire une classe homogène et chaque jour plus intéressée.

Sa vie était belle, douce, rassurante. Le commerce de ses frères florissait, la pension de son père n’était pas insignifiante, et son salaire, qu’elle économisait dans son entièreté, lui permettait régulièrement de faire une folie. La prochaine ? Une parure 18 carats, sertie de perles blanches. Elle l’avait vue chez un grand bijoutier d’Alger, la dernière fois qu’elle était allée en visite chez sa tante Messaouda.

« Pourquoi tu ne quittes pas Médéa, viens vivre avec moi à Alger, tu travailleras ici. Laisse ce vieux bougre de mon frère, il se décidera peut-être enfin à se remarier ! » disait Messaouda à chacune de ses visites. « Médéa est la plus belle ville d’Algérie, je la quitterai peut-être un jour, mais pas pour Alger... », répondait Zohra.

*

Nabil était beau, d’une beauté gracieuse, féline. Une beauté comme peu d’hommes savent la porter. Il se dégageait de lui une aura d’intégrité inébranlable, comme celle de l’animal, fidèle à lui-même, quelles que soient les circonstances.

Il avait décidé d’ouvrir un commerce après avoir touché à de nombreux métiers. Nabil avait très mal vécu ses multiples

professions, car l'idée de travailler sous les ordres d'individus moins intelligents que lui le blessait profondément. Le premier jour, sa sœur voyait revenir un homme froid et indifférent ; le deuxième, acariâtre et irascible ; le troisième, fatigué et triste ; le quatrième, il cessait de travailler.

L'épicerie ne le gratifiait pas beaucoup plus, mais au moins personne ne lui donnait d'ordres, et son esprit de « chef d'entreprise » pouvait s'exercer sur ses frères cadets.

Zohra avait toujours pensé que de ses trois frères, il était celui que la nature avait doté du plus grand nombre d'atouts physiques et intellectuels. L'intelligence, la piété et l'ambition étant sûrement ses qualités les plus grandes.

Nabil était depuis quelque temps le sujet de préoccupation de son père. Il lui rêvait une femme de bonne famille, parfaite maîtresse de maison. « Et si Nabil est dans l'esprit de mon père, je dois y être aussi !... », pensa Zohra, ne sachant pas si elle devait en être triste ou ravie. Le mariage, elle l'espérait. Mais la manière d'y parvenir la laissait perplexe.

Allongé depuis une heure sur le matelas posé à même le sol de la cour centrale, Mohammed Salah ne dormait pas, même si ses paupières étaient closes et que sa fille l'entendait ronfler. Entre songe et réalité, il s'évertuait à trouver celle qui, à la perfection, pourrait jouer le rôle de première bru. Place enviée : la première bru, lorsque par chance elle est privée de belle-mère, est celle qui se verra confier tous les pouvoirs.

Aussi, il fallait s'ingénier, avec beaucoup de sérénité et de méthode, à trouver celle qui pourrait assumer une telle

responsabilité et accomplir au mieux toutes les tâches y afférentes. Jeune, belle, cordon bleu, dynamique, courageuse et gouvernante dans l'âme. Une évidence lui sauta aux yeux.

« La fille Amirouche, bien sûr ! Pas l'aînée, qui porte un œil de verre, mais la seconde. Elle serait parfaite. » Il se leva d'un bond, chancela et se demanda s'il n'avait pas fait un rêve. « La fille Amirouche pour Nabil, la fille Amirouche pour Nabil... »

– Zohra ! Zohra !

Attaquée dans la cuisine devant une pile de corrections, Zohra vit débouler son père. Il n'avait pas dormi, mais il avait feint un si long moment qu'il affichait cet air hagard et ce visage marqué par les stigmates de la sieste. Il cria : « La fille Amirouche pour Nabil ! » Zohra écarquilla les yeux :

– Nadia ?

– Non, pas celle-là, elle porte un œil de verre. Jamila !

Elle haussa les épaules. Nadia était plus jolie avec son œil de verre, que Jamila avec ses deux « vrais » yeux. Mais comme Mohammed Salah était un homme « qui parlait pour informer et non pour ouvrir un débat », elle haussa derechef les épaules et se remit au travail.

*

Comme chaque soir depuis le début du ramadan, ils prirent place à la table de la salle à manger. Zohra servit la soupe. Après l'appel du muezzin, ses frères et son père brisèrent le jeûne en avalant chacun une datte fraîche qu'elle avait préalablement disposée

dans une coupelle de terre cuite. Ils déroulèrent le tapis de prière et Zohra s'agenouilla derrière les hommes.

L'odeur de la cherba envahissait la salle à manger, seul endroit de la maison suffisamment spacieux pour accueillir le grand tapis, hôte de leurs prosternations, juste avant d'entamer la soupe, dont les effluves titillaient les narines et excitaient les glandes salivaires.

Ils récitèrent la fatiha⁵, louèrent, encensèrent, glorifièrent puis remercièrent Dieu pour toute la bonté dont il les gratifiait chaque jour, et quelques instants plus tard, s'attablèrent devant la soupe tiédie.

Lorsque Mohammed avala la première gorgée, son visage s'illumina :

– N'apprécions-nous pas mieux la nourriture lorsque nous l'attendons toute la journée ?... Personne ne répondit, la bouche trop occupée. Il reprit, car il était le seul à pouvoir manger et parler en même temps :

– Nabil, mon fils, nous avons discuté, ta sœur et moi et nous pensons avoir trouvé la femme qu'il te faut. Que penses-tu de la fille Amirouche ?

Nabil, qui buvait sa soupe, s'étrangla et mit un temps à retrouver son souffle :

– Nadia ?

– Non ! Celle-là porte un œil de verre, je te parle de Jamila...

Il ne répondit pas tout de suite. Jetant tour à tour un regard vers son père puis vers sa sœur :

– Jamais de la vie. Je préfère encore l'autre avec son œil de verre...

– C'est celle-là que tu veux ?

– Non ! Je ne veux aucune des deux. Je vais me marier, mais c'est moi qui trouverai la fille !

Mohammed était rouge de colère.

– T'as intérêt à faire vite. À force de refuser tous les prétendants qui viennent demander ta sœur, on va bientôt l'avoir vieille fille sur les bras.

Nabil baissa les yeux, un peu gêné par cet étalage des choses privées dont on ne parle jamais aussi ouvertement.

– Il y a une fille qui m'intéresse peut-être.

Mohammed esquissa un sourire sans cesser de mâchonner, car depuis le début de la conversation il n'avait pas arrêté de manger. Il interrogea son fils avec une précipitation presque enfantine.

– Qui est le père ?

– Mesiane Sidi Alouane !

Silence. Mohammed arrêta de mastiquer. Les autres le dévisagèrent, tentant de connaître le tréfonds de sa pensée. Il réfléchissait probablement à la justesse de ce choix. Ne lui avait-il pas fallu une semi-sieste de plusieurs heures pour trouver triomphalement la fille Amirouche ? Il se gratta la barbe, et ses enfants virent là le signe d'un proche dénouement.

Nabil attendait patiemment le verdict. Il savait que la décision finale appartenait à son père, car c'est lui qui irait demander la main de la fille, qui apporterait les présents, qui

organiserait la cérémonie et qui accueillerait le couple dans sa demeure.

Après un moment, Mohammed acquiesça :

– C'est la fin du ramadan, la semaine prochaine, nous nous rendrons à Alger, ta sœur, toi et moi-même, et nous irons demander la main de la fille de Sidi Alouane.

*

Chaque soir, à dix-neuf heures, Samir branchait la télévision – cette « indésirable » que Zohra trouvait sournoise et insidieuse parce que la voix qui en émergeait annonçait, sur un même ton monocorde, les atrocités à quelques kilomètres de Mascara et l'inauguration, par le Président, d'un nouveau site industriel à Tizi-Ouzou. Ce soir, la présentatrice vedette informa qu'une tuerie à l'arme blanche avait eu lieu du côté de Chlef. Il y avait plusieurs dizaines de morts, des familles entières décimées. Elle ajouta qu'une institutrice, qui portait pourtant le voile, avait été égorgée devant ses élèves qui étaient en profond état de choc. Puis, sans transition, elle passa la parole à la – très pomponnée – chroniqueuse météo, histoire de savoir sous quels cieux d'autres centaines d'Algériens allaient être massacrés demain.

Quel sang-froid de la part de cette femme ! Sang-froid ou colère maîtrisée ! Elle évoquait ces horreurs, commises à quelques kilomètres de chez elle, comme si elles avaient lieu dans un autre pays ou en un autre temps. Zohra se dit que sa ville ne vivrait jamais cela. Elle connaissait pratiquement chaque homme et chaque

femme, chacun des enfants qui peuplaient de leurs rires et de leurs jeux les rues ou les cours de récréation. Même si toute l'Algérie s'embrasait, la propagation s'arrêterait aux portes de Médéa.

Devant le petit écran, Nabil était le seul à ne jamais émettre de commentaires. Sous la torpeur et la folie qui étreignait son pays, il était impassible, comme éteint. L'Algérie l'aurait-elle mué en un bloc de roche magmatique, dure et impénétrable ? Peu à peu, il avait soulagé ses frères de son autorité et s'était muré dans le silence. Le temps lui avait paru alors infini, abyssal. Il s'était mis à rentrer très tard le soir ou très tôt le matin, malgré le couvre-feu.

Il rencontrait des gars, pétris de désenchantement, allergiques à tout pouvoir et de ceux qui leur sont complaisants, sensibles à la mélodie laconique d'un retour aux sources, d'un retour à Dieu. Des hommes qui l'initièrent aux subtilités du Coran, celles qui échappent aux lecteurs modernes repus d'esprit critique.

*

Un des frères de Mohammed qui vivait du côté d'Annaba vint leur rendre visite. Il était anéanti.

– Mon voisin, cet homme que je considérais comme un ami, comme un frère..., il fait maintenant partie des leurs.

Moussa avait les yeux humides, le teint blafard, la respiration courte.

– Cet homme à qui je confiais ma famille lors de mes déplacements... J'avais bien remarqué quelques changements dans son comportement, comme le salut qu'il ne me faisait plus le matin

ou cette barbe qu'il se laissait pousser... mais de là à... Il fracasse les corps, il dépèce les membres des femmes et des enfants, il dit qu'au début il fermait les yeux et qu'il pensait très fort que c'était un mouton, mais que maintenant ça vient tout seul... Il est comme un fou, ses yeux ne vivent plus, même sa voix a changé. Il dit qu'il dort avec sa hachette, et qu'elle ne le quittera plus jusqu'à la mort, car sa mission sur terre est de détruire tout ce qui ne convient pas à Dieu. Il dit que lui et les siens vont bientôt éradiquer la gangrène qui dévore l'Algérie...

Moussa était terrifié, il essuya du revers de la manche les larmes qui coulaient sur ses joues et reprit aussitôt :

– La semaine dernière il a assassiné les fils de son patron. Ils revenaient d'une soirée bien arrosée, ils étaient ivres au volant de leur Mercedes... Il les a émasculés avant de les décapiter. L'après-midi même, il assistait à l'enterrement aux côtés du père anéanti. Il l'a même soutenu lorsque le pauvre homme s'est effondré après les premiers jets de terre sur leurs tombes.

– Pourquoi tu ne préviens pas les autorités ? proposa Mohammed.

– Pour qu'un de ses amis bouchers vienne s'en prendre à ma famille ? !

Zohra se demandait qui était cet homme. De quoi pouvait-il avoir l'air ? Quelle chair le constituait et quel sang coulait dans ses veines ? Voisin de son oncle, commun des mortels qui un jour plonge dans l'infamie prônée par d'illuminés barbares.

Elle songeait à cette escalade vertigineuse de l'horreur, plus effroyable encore depuis le début du ramadan. À ces adolescents pour qui la vie en Algérie était insupportable au point de

préférer mourir tout de suite pour le djihad, plutôt qu'à petit feu pour le parti au pouvoir. Aux cimetières ou aux fosses communes peuplées de leurs corps juvéniles ou à ceux, morts dans les montagnes, le cadavre enfoui entre les futaies, dont les familles n'auraient plus jamais de nouvelles. À ces femmes, épargnées à la seule fin d'enterrer leurs parents, leurs frères, leurs enfants et leurs maris. Elle songeait à cette institutrice égorgée dans sa classe.

Moussa reprit :

– Le vieux Hamrane, qui habite deux rues plus haut que la mienne, clamait à qui voulait l'entendre que ces barbares devaient périr en enfer, que ces monstres n'étaient pas des musulmans et moins encore des êtres humains... À la sortie de la mosquée, assis avec ses amis sur les marches, il passait la soirée à les dénigrer et à les insulter. Un matin, il a reçu une lettre imbibée de sang séché où était transcrit un verset du Coran. Le soir même, un commando de cinq hommes est entré chez lui. Ils l'ont bâillonné et ligoté sur une chaise et l'ont forcé à regarder les abominations qu'ils ont fait subir à sa famille. Puis, ils lui ont coupé la langue et ils sont partis, laissant là les cadavres de sa femme, de ses trois filles et de ses deux jeunes fils, baignant dans leur sang.

Mohammed soupira, baissa les yeux, et pour la première fois de sa vie, Zohra vit pleurer son père.

*

C'était une journée ensoleillée. Le printemps, encore nouveau, offrait de délicieux parfums d'arbres fruitiers,

généreusement plantés le long de la nationale entre Médéa et Blida. La fenêtre était aux trois quarts ouverte et le vent, doux, venait légèrement caresser la joue de Zohra.

Ils avaient quitté la maison depuis une demi-heure. Orangers et vignobles s'étendaient à perte de vue jusqu'aux gorges de la Chiffa. Nabil conduisait, son père avait pris place à ses côtés.

– Quelle belle journée, dit Mohammed, idéale pour demander une fille en mariage.

À Alger, ils passeraient d'abord prendre la tante Messaouda, puis iraient chez la famille Sidi Alouane.

Nabil était silencieux. Était-ce vraiment la femme qu'il désirait ? Je le saurai une fois sur place, pensa sa sœur, tout est dans le regard...

Zohra avait toujours su qu'elle ne passerait pas toute sa vie à Médéa. Une intuition, qui l'avait habitée dès son enfance. Parfois elle s'interrogeait sur cette certitude acquise, Dieu sait comment, que son père ne la donnerait pas à un natif, comme elle, de Lemdiya. Mais les intuitions n'ont plus leur place dans le monde de la raison, même si de tous les pays du monde, le sien est de ceux qui se baignent avec le plus de volupté dans le grand bain de l'irrationalité.

Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de Blida. Les mimosas avaient remplacé les orangers et leurs parfums se mêlaient à celui de la vieille cendre de cigarettes, dans le cendrier que Nabil ne vidait jamais.

Un panneau indiquait la direction du Hammam Elouane, « le bain coloré ». Très tôt, sa tante et ses cousines lui avait donné le

goût des bains chauds. Ensemble, elles s'y prélassaient de longs moments où le temps était suspendu. Les yeux fermés, elles se laissaient caresser par les vapeurs qui leur purifiaient l'âme et le corps. Nues entre elles, jouissant du même plaisir de l'eau brûlante sur leur peau aux pores dilatés. Elles relevaient leurs crinières d'ébène en chignon et peu à peu leur nuque se décrispait. Jamais elles n'étaient aussi belles que lorsque la chaleur rougissait leurs joues et faisait perler des gouttes de sueur entre les mèches de cheveux plaquées sur le front.

Au croisement des deux routes, elle regarda, envieuse, le panneau s'éloigner à gauche, lorsque Nabil vira à droite.

La tante Messaouda, fin prête, attendait depuis plus d'une heure. Nabil gara la voiture et après deux coups de klaxon, la grande porte métallique s'ouvrit sur la vieille tante drapée dans son haïk⁶. Elle monta immédiatement.

– Zohra, ma petite fille, quel jour béni pour notre famille. Je suis vraiment heureuse que Nabil se soit enfin décidé !

Lui s'obstinait dans son mutisme. Ils reprirent la route. Zohra cherchait son regard dans le rétroviseur. Elle voulait y déceler une lumière, une étincelle ou une réponse à cette attitude qui n'était pas celle d'un homme sur le point de demander la main de sa future épouse.

– Mabrouk⁷, cher frère, je suis si ravie qu'il y ait enfin un peu d'animation dans ta maison.

– Oui ! Il était temps ! Il était temps !... maugréa Mohammed avec une hargne censée dissimuler sa joie.